

Du super Nicolas Alquin au Grand Forestier!



“Lumière trouvée”, chêne ocré, doré à la feuille, 2021, couple : deux fois 162x70x50cm.

Alquin est un sculpteur et un dessinateur qui brouille les pistes, s'érige en catalyseur d'émotions, qui émerge de la mêlée.



★★★★ Alquin, **Sculptures** Art contemporain Où Galerie Marie Ange Boucher, 5, avenue du Grand Forestier, 1170 Bruxelles. www.galeriemab.com et 0479.37.34.80 Catalogue en couleurs. Quand Jusqu'au 23 janvier, les vendredis, samedis et dimanches, de 13 à 18h. (Attention : fermé entre le 24/12 et le 2/1)

Phrase bateau peut-être, mais tellement réelle, évidente: une magnifique exposition! Tout en reliefs et mises en perspective, l'accrochage de Marie-Ange Boucher déjoue les ensembles trop linéaires, vous convie, bien rare engagement, à percer le secret d'un art hors de l'ordre courant, en prenant le temps de disséquer chacune des quelque vingt pièces sur socles sans qu'aucune interférence ne vienne troubler la sérénité et la puissance de rencontres qui s'imbriquent pourtant entre elles comme les pièces d'un échiquier, et sans qu'il faille y voir quelque référence au jeu susdit. De solides dessins, gravés sur bois rehaussés d'encre et frotages, confortent la mise.

Nicolas Alquin avait, hier, réalisé des échiquiers avec leurs personnages étranges et familiers. Il ne s'agit pas de cela en l'occurrence, mais bien, au contraire, d'une suite de présences, sur pied ou têtes seulement, qui placent l'espace entier en mode aire aux divinités.

Lors d'une précédente exposition d'Alquin, au Salon d'Art cette fois-là, nous avions évoqué une forêt sacrée qui aurait rassemblé, sur un site exigu, une suite de figures de bois évoquant, ensemble, ces forêts qui, en Afrique noire, rassemblent des totems générateurs de félicités.

Cette fois-ci, Alquin surpasse, en bouleversement des consciences, toute velléité plus ou moins identifiable à une quelconque réunion d'esprits des forêts.

Et pourtant! Comme hier, ses personnages sont de bois, impressionnants et porteurs d'intentions, celles-ci fussent-elles obscures et non identifiables. Avec ses figures, Alquin ennoblit l'espace, le transfigure et l'impression première et tenace vous prend à la gorge et aux sens par une incontestable sensation de force des confins du monde.

Alquin serait-il devenu démiurge sans le savoir? Le puissant ordonnateur d'une arène pourtant figée par des présences immobiles? Il y a, comment le contester, une approche sacrée d'un monde – disparu? – par un artiste qui s'y entend avec les mythes du monde sans qu'il s'y réfère pour autant.

De chêne et d'iroko

Alquin ne joue pas petit bras. Sûr de son fait, sans qu'il s'en rende parfaitement compte – un artiste dans l'âme doute et Alquin n'y échappe pas -, il s'attaque au matériau en l'aimant, quoi qu'il lui fasse subir, coups de scie, coups de ciseaux, coups de marteaux. On voudrait dire qu'il l'attaque, l'évide, le contrecarre, pour son bien. Pour arracher au vide de toute attraction une vérité que seule la main de l'homme est susceptible d'orchestrer.

Quelqu'un lui dit un jour une sentence du genre: “Un arbre que l'on n'abat pas, c'est, peut-être, un sculpteur qui se meurt...” Alquin aime son matériau et il le lui rend



GALERIE MARIE-ANGE BOUCHER/PHOTOS ENSEMBLE: VINCENT EVERARTS

vue de l'exposition Alquin.

bien. Il en vit. Il suffit de voir son actuelle exposition pour se convaincre que l'artiste a réussi à tirer le meilleur parti de ses attaques à l'encontre de l'arbre qui gît au cœur de la sculpture. Il en est le poumon, la respiration et l'expression à qui veut bien y regarder de près.

L'impact, de loin, est décisif, plus qu'engageant, il est explosif: un personnage de bois, peu réaliste en soi, vous convainc de le regarder de près. Quelle découverte! Si le personnage vous parle si bien, sans être un quelconque Pinocchio surgi des mains d'un orfèvre, c'est qu'il s'est doté, lui aussi, à force de travail, d'une puissance intérieure qui n'a pas à taire son nom. La sculpture, sous les coups ou polissages de l'artiste, s'est dotée d'une vie intérieure qu'elle exprime avec la force de son expression. De la conviction de l'artiste lui-même.

Alquin ne martyrise pas n'importe quel bois! Ses enfants, il les choisit, les élit, pour leur dureté ou leur souplesse. Ils auront à répondre de ses attaques frontales ou de guingois. À se plier à ses directives pour que l'atmosphère du produit fini concorde avec l'esprit que le sculpteur entendait lui insuffler. Il y aura certes les accidents, très beaux en soi, parties prenantes de l'objet rendu à parfaire le sujet. Le chêne et l'iroko sont de cette partie.

Limer, frotter, ciseler

Le travail du sculpteur n'est pas affaire de tout repos. Oh, que non! Il y a, autour des grands coups de scie, tout un figelage qui concède au personnage debout sa qualité de bijou. De noble provocation.

Outre que, pour bien asseoir dans l'espace l'effigie qu'il concocte, le sculpteur brûle certaines parties, en arrondit d'autres, il lui faut aussi en moduler les perspectives, son implication dans l'envoûtante atmosphère qu'elle est appelée à définir par sa seule présence. Il lui faut donc, parfois, décaler une forme, créer des excroissances inédites, lui conférer du volume. Tout un ouvrage d'apprenti modeste, conscient de ses actes.

**Avec ses figures,
Alquin ennoblit
l'espace, le transfigure
et l'impression [...]
tenace vous prend
à la gorge et aux sens
par une incontestable
sensation de force
des confins du monde.**

"L'or crée la lumière". Pour ces quelque vingt pièces de la feria nouvelle, Alquin a usé de maintes feuilles d'or. Et, cachées entre les plis, les nervures, les creux ou les bosses, les présences aurifères ne sont pas de la partie "pour faire joli". Pas plus que ne le sont les ajouts d'ocre. Ils ont tous une raison d'être. Et, notamment, celle de confier des résonances aux pièces contournées,

renforcées, évidées, en quelque sorte "auréolées" ou "ocrées" d'une présence parallèle.

Il faut regarder les sculptures de près et peu importent leurs titres. Ce qui compte ici, c'est leur présence charnelle, leur profonde puissance intrinsèque quand un coup de ciseau, ici ou là, les conforte d'un ajout nécessaire. C'est aussi la collusion entre elles, personnages en pied ou têtes alambiquées de coiffes presque proverbiales (quelle noblesse!).

Alquin est le père d'un monde qui lui ressemble, les pieds entre ciel et terre. Et, lorsqu'il lime, frotte à l'agate, peaufine de la main, la surface lisse d'un de ses bois, ce n'est pas un mirage. Pas un vernis quelconque. C'est la main de l'homme qui donne vie à ses sujets.

Cette exposition est bel et bien une sorte de miracle. Le surgissement inopiné d'un monde à taille d'homme. Un travail réussi. Ni bluff, ni piège à cons. Un art au sommet de sa concrétisation.

Roger Pierre Turine

En bref

Alquin, faits et actes

Né à Bruxelles en 1958, il vit à Paris. Il a étudié la restauration d'œuvres d'art au Musée des Arts et Traditions populaires à Paris et il a fréquenté les ateliers des sculpteurs Reinhoud D'Haese et Étienne Martin. Il expose depuis 1981, a obtenu de nombreux prix internationaux et réalisé plusieurs monuments dans l'espace public. (R.P.T.)

COMMENTAIRE

Des mots comme des images

Par Roger Pierre Turine

En peinture, il y a des artistes qui adjoignent aux couleurs et aux formes des suites de mots qui font corps et âme avec le tableau. Parfois, ils se résument à n'être que titres. Parfois, ils sont partie prenante de l'intrigue. Ils en sont le suc et la surprise.

Pourrait-on, pareillement, dire que des mots créent des images et que celles-ci sont la quintessence d'un rapprochement vivant entre la parole et l'acte de dire quelque chose d'important par le biais de couleurs qui vous cadencent l'expression? Les poètes ont le don de rapprocher entre eux divers actes de la création. Leurs mots sonnent comme des musiques et tonnent, parfois, à l'instar des formulations et des énergies qu'ils supportent ou annoncent.

En peinture, l'expressionnisme entendait réveiller les consciences avec des couleurs fortes et des formes orageuses. C'est dire si les peintres ne sont pas en reste, leurs couleurs vibrant à l'unisson de leurs pensées, d'une gestuelle en communion avec leurs sentiments de l'heure.

Pensons, exemple d'actualité, aux chansons de Brassens, dont on vient de célébrer le centenaire de la naissance. Elles demeurent immuables, actuelles, tant leur auteur en a associé les mots aux couleurs, aux affres, de la vie. De sa vie. Il disait souvent à qui l'interrogeait que tout ce qu'il avait à dire l'était dans ses chansons. Avoir connu pareil homme est un bonheur qui ne s'oublie pas. Qui préserve ses étincelles. Ses lumières. Et c'est encore, extrapolation heureuse, rythme et couleurs, forme et aveu, de le dire avec simplicité. Avec des mots qui enchantent l'inéluctable fuite du temps.

Cette grâce d'un rendu sans afféterie ennoblit, bel exemple, le récit d'Agathe Fallet, la veuve de l'écrivain René Fallet, quand, dans son *Brassens – Des souvenirs trop beaux pour moi* (Éditions Équateurs, 110 pages et suite de photos, Prix: 18 euros), l'auteure égrène ces moments délicieux qui firent d'elle un témoin privilégié d'une vie qui ne fut pas sans ombres le temps des succès venus. Souvenirs d'un geste, d'une parole, d'un sourire à nul autre pareil, de rencontres et d'autres, les pages troussées par Agathe Fallet résonnent en nous comme un tableau de geste empli de lumières.

On comprend que, pour elle, il ne peut être question d'entendre Brassens chanté par un autre que lui. Le tableau est saisissant.